



**HAL**  
open science

## Partager des odeurs “ à ne pas regarder ”. Sociotransmetteurs, langage et émotions

Joël Candau

► **To cite this version:**

Joël Candau. Partager des odeurs “ à ne pas regarder ”. Sociotransmetteurs, langage et émotions. Voir [barré], 2007. halshs-02465616

**HAL Id: halshs-02465616**

**<https://shs.hal.science/halshs-02465616>**

Submitted on 29 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# *Partager des odeurs « à ne pas regarder » Sociotransmetteurs, langage et émotions*



Joël CANDAU

Un consensus existe parmi les scientifiques pour admettre que la coopération est un des traits qui signent l'identité d'*Homo sapiens*. Les êtres humains, note John Searle, ont une aptitude naturelle « à s'engager dans des comportements coopératifs »<sup>1</sup>. Ceux-ci consistent à « faire quelque chose ensemble en se donnant un but commun »<sup>2</sup>. Si l'on suit cette définition, l'intention manifestée par deux individus (ou plus) de partager une expérience sensorielle (l'écoute d'une symphonie, la dégustation d'un vin, la contemplation d'un paysage ou d'une œuvre d'art, l'étourdissement né d'un parfum, la jouissance de la douceur d'une étoffe) correspond à une action coopérative, c'est-à-dire à la mise en œuvre d'une stratégie visant à dessiner un périmètre d'intercompréhension de la perception.

Comme la plupart des actions humaines, cette stratégie est complexe. J'en identifie ici certaines modalités en prenant appui sur des données recueillies au cours d'enquêtes ethnographiques auprès de professions régulièrement confrontées à des odeurs jugées désagréables, qualifiées par un de mes informateurs d'odeurs « à ne pas regarder ». Je porte l'accent sur trois véhicules privilégiés de la coopération sensorielle : 1) les sociotransmetteurs, 2) le langage, 3) les affects et, plus précisément, la charge émotionnelle de la voix.

J'inscris ces propositions dans une perspective anthropologique à plus longue portée, simplement évoquée en guise de conclusion. Contre la tentation solipsiste sous-jacente au *topos* philosophique des *qualia* réputées incommunicables, il n'est pas déraisonnable de soutenir que

<sup>1</sup> J. Searle, « L'ontologie de la réalité sociale », dans *Raisons pratiques*, Paris, EHESS, 2000, p. 199.

<sup>2</sup> B. Conein, *Les sens sociaux*, Paris, Economica, 2005, p. VIII.

tous les êtres humains sont bien armés, non seulement naturellement mais aussi et surtout culturellement, pour partager des expériences sensorielles.

## 1. Coopération sensorielle et sociotransmetteurs

Lors d'une de mes enquêtes sur les savoirs et savoir-faire olfactifs, un fossoyeur d'une entreprise niçoise de pompes funèbres me dirigea vers les containers dans lesquels lui et ses collègues jettent tous les restes non-humains récupérés après une réduction de corps : vêtements en lambeaux d'une couleur terreuse uniforme, planches de bois vermoulu des cercueils, linceul, etc. Il souleva le couvercle du container, en flaira rapidement le contenu et me dit : « *Sentez!* ». J'obtempérai. À ce moment-là, j'ai partagé avec lui une expérience sensorielle. Pendant quelques instants, j'ai eu le sentiment diffus de pénétrer le monde olfactif des fossoyeurs. On peut tenter d'expliquer ce sentiment de diverses manières. L'une d'entre elles est la présence de sociotransmetteurs.

J'appelle sociotransmetteurs<sup>3</sup> toutes les choses meublant le monde – les objets tangibles ou intangibles, les êtres animés (leurs comportements et leurs productions) – qui permettent d'établir une chaîne causale cognitive<sup>4</sup> entre au moins deux esprits-cerveaux. Métaphoriquement, les sociotransmetteurs remplissent entre individus la même fonction que les neurotransmetteurs<sup>5</sup> entre neurones : ils favorisent les connexions. De nombreux travaux ethnologiques et sociologiques offrent une description minutieuse de ces sociotransmetteurs indispensables à la transmission culturelle. Songeons, par exemple, aux travaux d'Yvonne Verdier sur les femmes de Minot (Côte-d'Or) qui « font la coutume »<sup>6</sup>, ou encore à ceux d'Anne Muxel sur les instruments de la transmission intergénérationnelle (bijoux, photographies, jouets, meubles de famille, etc.)<sup>7</sup>. Dans le cas de l'expérience olfactive partagée par le fossoyeur et moi, quels sont les sociotransmetteurs ? Il y a d'abord, bien sûr, le cadre institutionnel : j'ai été admis dans ce milieu professionnel en ma qualité d'universitaire,

3 J. Candau, « Les processus de la mémoire partagée », dans *Pour*, n° 181, 2004, p. 118-123.

4 Sur ce point, voir D. Sperber, « Outils conceptuels pour une science naturelle de la société et de la culture », dans *Raisons pratiques*, 11, 2000, p. 209-230.

5 Les neurotransmetteurs sont des acides aminés ou leurs dérivés qui diffusent dans l'espace synaptique, favorisant ainsi la transmission d'informations entre deux neurones.

6 Y. Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.

7 A. Muxel, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan, 1996.

c'est-à-dire de membre d'une institution qui fait fonction de clé d'accès à mon terrain d'enquête. Sur ce terrain, je rencontre des salariés que leur entreprise ou leur employeur a autorisés à me transmettre des informations. Par ailleurs, lors de l'interaction entre le fossoyeur et moi, plusieurs objets jouent un rôle essentiel dans la sociotransmission. Il y a le container, son contenu et, plus généralement, toute la culture matérielle environnante : les outils du fossoyeur, le véhicule qui lui sert à transporter les restes non-humains, des vêtements de protection, des gants, etc. Tous ces objets, dont nous parlons, que mon interlocuteur peut me montrer et que je peux voir, toucher et sentir, participent de l'échange d'expérience que, tous deux, nous recherchons. De ce point de vue, ils sont des instruments de notre coopération sensorielle : ils nous aident à accorder nos perceptions, à les focaliser culturellement, à les intégrer dans un cadre cognitif partagé. On peut illustrer cette idée en imaginant la situation suivante : si en entrant chez mon fleuriste je suis assailli par l'odeur d'un Munster, je ne percevrai pas celle-ci de la même façon qu'à la fin d'un bon repas, pour une large part parce que tout un ensemble de sociotransmetteurs module différemment ma perception dans chacun des deux cas envisagés. Ces sociotransmetteurs jouent donc un grand rôle dans nos manières partagées d'être, de faire et de sentir.

## 2. Le langage naturel des odeurs au service de notre tropisme coopératif

Évidemment, le langage est lui aussi un sociotransmetteur fondamental, qui ne se réduit pas à l'injonction première du fossoyeur (« *Sentez!* »<sup>8</sup>). Immédiatement après, nous avons continué à dialoguer et à prendre appui sur des mots dans le but de renforcer le partage de l'expérience olfactive. Mais le langage peut-il nous aider efficacement à atteindre ce but ?

La question est controversée. En effet, selon certains travaux (linguistique, psychologie), l'odeur resterait un événement entièrement enfermé dans la subjectivité de chaque individu. En Occident tout au moins, elle n'aurait pas été construite collectivement « par la négociation d'un partage du sens dans l'interaction verbale »<sup>9</sup>, contrairement à ce que l'on peut observer dans le domaine des couleurs. Compte tenu, en particulier, de l'absence d'un lexique précis et stabilisé, tout semble se passer, note Benoist Schaal, « comme si l'acquisition

<sup>8</sup> Les propos de mes informateurs sont toujours restitués en italiques et entre guillemets.

<sup>9</sup> D. Dubois, C. Rouby, « Une approche de l'olfaction : du linguistique au neuronal », dans *Intellectica*, 1, n° 24, 1997, p. 16.

des connaissances chimiosensorielles était livrée au hasard des expériences individuelles»<sup>10</sup>. Je soutiens ici une thèse contraire. Au-delà de son imprécision, les qualités intrinsèques du langage naturel des odeurs favorisent le partage d'une expérience olfactive, comme je vais maintenant le montrer avec trois illustrations de l'utilisation de ressources linguistiques à des fins d'optimisation du partage entre les membres des diverses professions qui ont fait l'objet de mes enquêtes: i) les descripteurs olfactifs de la durée de la sensation, ii) le caractère multisensoriel du langage des odeurs, iii) les jeux de langage lors de la description d'une expérience olfactive.

### *Les descripteurs olfactifs de la durée de la sensation*

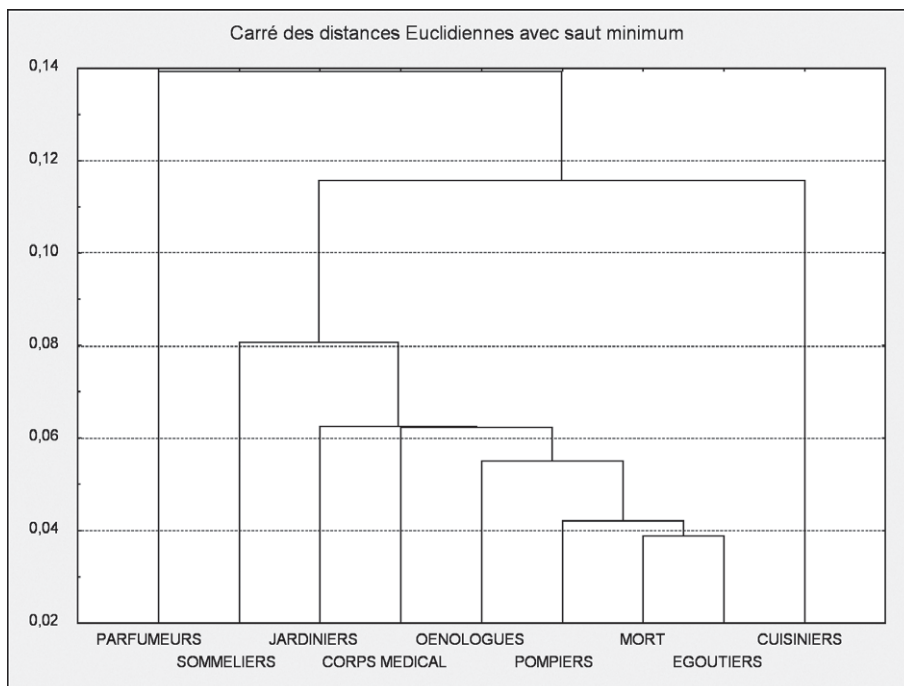
Dans ce premier cas, le corpus de données est le fruit de 42 entretiens d'une à trois heures conduits auprès de 64 informateurs. Les descripteurs olfactifs ont été recueillis auprès de parfumeurs, cuisiniers, sommeliers, œnologues, jardiniers, égoutiers, employés de la morgue, employés de stations d'épuration, fossoyeurs, infirmières hospitalières, médecins légistes, pompiers, thanatopracteurs. Je présente d'abord le résultat du traitement de ces entretiens par analyse sémantique latente (LSA<sup>11</sup>), mené à bien par le groupe MOD (*Molécules, Olfaction, Discours*<sup>12</sup>) de l'Université de Nice-Sophia Antipolis. Nous avons «ciblé» dans nos entretiens 103 descripteurs évoquant avec un minimum d'ambiguïté la notion de durée de la sensation (p. ex. odeur «ancrée», «étouffante», «qui reste», «persistante», etc.), afin de calculer le degré de similarité entre chaque corpus (celui des parfumeurs, des sapeurs-pompiers, des fossoyeurs, etc.). Selon l'hypothèse à tester, les professionnels en contact avec des odeurs désagréables devaient utiliser un langage (des descripteurs) mettant davantage en valeur la durée de la sensation que les professionnels confrontés à des odeurs neutres ou agréables. Les résultats sont résumés dans le graphique ci-contre.

Que nous dit ce graphique? Il met en évidence une proximité entre plusieurs groupes de professionnels: pompiers, égoutiers et ceux de

<sup>10</sup> B. Schaal «Le "matrimoine olfactif"»: transmissions odorantes entre générations», dans F. Boillot, M.-C. Grasse, A. Holley, *Olfaction et patrimoine: quelle transmission?*, Aix-en-Provence, Édisud, 2004, p. 55.

<sup>11</sup> Ce logiciel permet de calculer un cosinus (donc compris entre -1 et +1) qui représente le degré de similarité entre deux contenus textuels, en comparant les textes à une base de données de référence. Si deux contenus sont caractérisés par une proximité de -1, ils sont très différents du point de vue sémantique. À l'inverse, deux contenus textuels caractérisés par une proximité de +1 sont très proches sémantiquement (ils traitent du même sujet).

<sup>12</sup> MOD est un groupe de recherche qui réunit des anthropologues, des chimistes, des linguistes et des psychologues appartenant à quatre laboratoires de l'Université de Nice-Sophia Antipolis: BCL (UMR6039), LCMBA (UMR6001), LAMIC (EA3179), LPEQ (EA1189).



Classification hiérarchique des corpus d'entretiens recueillis auprès des diverses professions, en fonction de leur homogénéité en regard des descripteurs de durée de la sensation olfactive. La rubrique « Mort » réunit les fossoyeurs, thanatopracteurs et employés de la morgue.

la rubrique « Mort » (fossoyeurs, thanatopracteurs et employés de la morgue), soit tous les individus évoluant dans des univers d'odeurs « à ne pas regarder ». Cette proximité suggère qu'ils partagent une même caractéristique dans leurs discours, en regard de la liste des descripteurs de durée. Au vu des données ethnographiques on a tout lieu de supposer qu'il s'agit d'une utilisation plus marquée de descripteurs qui non seulement rendent compte, au sein de ces professions, d'une perception durable et partagée des odeurs désagréables mais qui contribuent aussi à focaliser culturellement cette perception, puisqu'il est probable que le langage ne se contente pas d'épouser la sensation : il l'oriente également<sup>13</sup>.

Comment expliquer cette convergence dans la perception (et la description) d'odeurs « désagréables » ? Pour une part, elle est sans doute naturellement déterminée. On sait, en effet, qu'il existe des invariants en matière de perception olfactive, au moins pour le versant négatif de l'espace hédonique. Lors de travaux consacrés à la sensibilité chimiosensorielle chez le nouveau-né humain, on a observé des marqueurs faciaux du dégoût en présence de l'odeur de l'acide butyrique, jugée désagréable par les adultes<sup>14</sup>. Dans le domaine du

<sup>13</sup> J. Candau, « El lenguaje natural de los olores y la hipótesis Sapir-Whorf », dans *Revista de antropología social*, n° 12, 2003, p. 243-259.

<sup>14</sup> R. Soussignan, B. Schaal, « Les systèmes émotionnels chez le nouveau-né humain : invariance et malléabilité des réponses aux odeurs », dans *Enfance*, n° 3, 2001, p. 236-246 et « Forms and social signal value of smiles associated with pleasant and unpleasant sensory experience », dans *Ethology*, 102, 1996, p. 1020-1041.

goût, largement impliqué dans l'odorat par la voie rétronasale, on sait que les nouveau-nés réagissent négativement à l'amertume<sup>15</sup>. On sait aussi que, dans le cas d'un jugement hédonique, les odeurs désagréables sont traitées plus rapidement que toutes les autres, avec comme corollaire une augmentation du rythme cardiaque des sujets<sup>16</sup>. Il n'est pas absurde de supposer que notre sens de l'odorat est naturellement mis en alerte, de manière précablée et pas nécessairement consciente, par des odeurs dites « désagréables ». Nous sommes sans doute en présence d'un phénomène adaptatif : nous avons intérêt à détecter plus rapidement les mauvaises odeurs afin de nous en détourner aussitôt, certaines d'entre elles pouvant être toxiques. Certes, le lien établi entre les pestilences et la toxicité n'est pas un lien causal direct, mais il n'en est pas moins réel, statistiquement parlant<sup>17</sup>. Dès lors, comme dans beaucoup d'autres domaines de la cognition, il est préférable de surestimer un danger que de le sous-estimer. En l'occurrence, il vaut mieux se méfier à tort d'une mauvaise odeur que négliger un signal malodorant qui serait effectivement toxique.

Dans ce cadre perceptif naturellement déterminé (celui d'un principe de précaution induit par des environnements olfactifs sévères), il est par ailleurs logique et banal de voir dans le recours plus fréquent aux descripteurs de durée l'expression d'une pétition partageuse. Les différents professionnels visent ainsi à communiquer du mieux possible leur expérience sensorielle à leurs interlocuteurs. La plupart du temps, en effet, s'engager dans un échange langagier consiste à produire les mots qu'il faut dans les circonstances adéquates de telle sorte que leur énonciation favorise l'intercompréhension avec un ou plusieurs locuteurs. En présence d'odeurs « désagréables », une stabilité relative des descripteurs accroît probablement tout à la fois la probabilité et la rapidité de cette intercompréhension.

<sup>15</sup> J.E. Steiner, « Human facial expressions in response to taste and smell stimulation », dans *Advances in Child Development and Behavior*, 13, 1979, p. 257-295.

<sup>16</sup> M. Benfasi *et al.*, « Réponses émotionnelles aux odeurs : aspects psychologiques et psychophysiologiques », dans H. Paugam-Moisy, V. Nyckees, J. Caron-Pargue (éd.), *La cognition entre individu et société*, Paris, Hermès, 2001, p. 193 et 198. Des données neuroanatomiques, électrophysiologiques et psychophysiologiques « plaident en faveur de l'existence de deux sous-systèmes neuronaux distincts dans le traitement des odeurs plaisantes et déplaisantes » (*op. cit.*, p. 192). Voir aussi O. Alaoui-Ismaïli *et al.*, « Basic emotions evoked by odorants : Comparison between autonomic responses and self-evaluation », dans *Physiology & Behavior*, vol. 62, n° 4, 1997, p. 717. En outre, quand nous imaginons des odeurs, nous flairons (sniffing vs smelling) plus profondément s'il s'agit d'odeurs plaisantes (p. ex. chocolat) que déplaisantes (p. ex. urine) ; S.M. Kosslyn, « Understanding the mind's eye... and nose », dans *Nature Neuroscience*, vol. 6, n° 11, 2003, p. 1124 ; M. Benfasi *et al.*, « Olfactomotor activity during imagery mimics that during perception », dans *Nature Neuroscience*, vol. 6, n° 11, 2003, p. 1142-1144.

<sup>17</sup> S. Hamann, « Nosing in on the emotional brain », dans *Nature Neuroscience*, vol. 6, n° 2, 2003, p. 106-108.



### *Le caractère multisensoriel du langage naturel des odeurs*

C'est, pour une part, grâce à ses attributs multisensoriels<sup>18</sup> que l'espace sémantique des odeurs offre dans le champ de l'évocation ce qu'il n'a pas en précision, constat fait depuis longtemps par le philosophe Ernst Cassirer. Là où la langue cherche à désigner certaines qualités olfactives, observe-t-il, elle se voit obligée d'emprunter le détour de mots « tirés d'autres données de l'intuition sensible »<sup>19</sup>. Un employé des pompes funèbres décrit l'odeur « épouvantable » d'une personne morte de noyade, retrouvée après un séjour prolongé dans l'eau, comme « une odeur à ne pas regarder ». Un noyé, ajoute-t-il, a une « odeur sourde, basse » alors que celle d'une personne brûlée est plus « haute ». Enfin, à propos de « l'odeur de la souffrance » dégagée selon lui par les défunts dont l'agonie fut difficile, mon informateur évoque « le bruit de l'odeur ». Chez les sujets d'une expérience que nous avons menée en 2005 dans l'atelier d'analyse sensorielle de notre université, la description olfactive emprunte également aux autres sens. Ainsi, une odeur peut être « humide », « amère », « acidulée », « sucrée », « légère », « lourde », elle peut « piquer », faire penser « à quelque chose de plat », etc. Plusieurs descriptions font songer à une perception synesthésique Celle-ci est classiquement définie comme une expérience physique de croisement des signaux sensoriels qui fait que la stimulation d'un sens en éveille d'autres comme, par exemple, dans les cas suivants, la mise en correspondance d'une odeur avec une couleur. L'isobutylamine a « un peu une odeur verte ». L'alpha pinène, dit un sujet, fait penser à « du bleu ». La coumarine, elle, fait songer « à la couleur verte ». Le para hydroxy phényl butanone évoque chez un sujet « la couleur marron » ou, chez un autre, « la couleur rose », peut-être parce que « c'est doux comme un bonbon ». L'antranilate de méthyle est mis en rapport avec la « couleur jaune », sans doute parce que c'est « une odeur citronnée ». L'éthyle phénylacétate, enfin, est mis en correspondance avec la couleur verte, ce qui paraît logique puisque cette substance, selon le sujet, « sent la nature, le maquis, l'eucalyptus ». En définitive, la perception telle qu'elle est décrite par mes informateurs est toujours multisensorielle. J'y vois deux raisons principales.

Je dis juste un mot de la première, que je n'ai pas le temps de développer. Il faut probablement remettre en cause l'hypothèse d'une perception qui serait exclusivement unisensorielle<sup>20</sup>. Dans la littérature

<sup>18</sup> Sur l'avantage adaptatif de l'intégration multisensorielle des informations, voir B. De Gelder, P. Bertelson, « Multisensory integration, perception and ecological validity », dans *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 7, n° 10, 2003, p. 460-467.

<sup>19</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques. 3. La phénoménologie de la connaissance*, Paris, Minuit, 1972, p. 150-151.

<sup>20</sup> « Quand j'évoque un souvenir de mer en Bretagne, je la vois, je la sens et je l'entends à la fois. » (J.-Y. Tadié, M. Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 137).



scientifique, les exemples de l'intégration et des interactions multisensorielles sont nombreux. Le cerveau – y compris les systèmes sensoriels – est essentiellement « multisensoriel ». Vernon Mountcastle par exemple, spécialiste de la somesthésie chez les primates, montre dans son dernier ouvrage<sup>21</sup> qu'il y a une intégration des messages sensoriels et visuels dans l'aire ventrale intrapariétale et dans le cortex prémoteur ventral. Les savoir-faire haptiques intègrent largement des stimuli visuels (principalement), mais aussi d'autres stimuli sensoriels<sup>22</sup>. Un autre exemple de cette multisensorialité est celui de la *cross-modal plasticity*, lorsqu'une aire du cortex spécifique à un sens se substitue à celle d'un autre sens parce que celle-ci a subi une lésion. Comme on le sait, le cortex visuel primaire, qui est évidemment impliqué dans le processus visuel des êtres humains voyants, est également activé quand des aveugles accomplissent des tâches tactiles telles que la lecture du braille. Ce phénomène est bien connu, mais ce qui est intéressant, dans ce cas, ce sont les deux hypothèses concurrentes avancées pour expliquer le phénomène. Selon la première – la *reorganization hypothesis* – la réorganisation du cerveau lésé conduit à la création de nouvelles voies et de nouvelles connexions. Selon la seconde – la *unmasking hypothesis* – la lésion induit le dévoilement et le renforcement de connexions neuronales existantes. Or, dans un compte rendu<sup>23</sup> d'expériences conduites en 2006 (la stimulation de l'aire visuelle chez des aveugles qui provoque la sensation du toucher sur la langue), il est fait état de phénomènes de plasticité apparus en moins d'une semaine, ce qui est un temps trop court pour que s'établissent de nouvelles connexions (hypothèse de la réorganisation). Les données plaident donc en faveur de l'hypothèse du dévoilement, c'est-à-dire l'idée selon laquelle le phénomène de plasticité consiste en l'utilisation de voies d'intégration multisensorielle déjà existantes.

Bref, toute la littérature récente sur la question nous invite à conclure à la réalité d'une intégration multisensorielle des stimuli<sup>24</sup>, à une sorte d'enchevêtrement des sens, toujours à l'œuvre quel que soit le sens privilégié lors d'une expérience sensorielle. Dans une perspective évolutionnaire, on peut le justifier : il est possible que cette intégration favorise le partage efficace des expériences sensorielles,

<sup>21</sup> V.B. Mountcastle, *The sensory hand. Neural mechanisms of somatic sensation*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2005, 630 p.

<sup>22</sup> C.G. Gross, A.A. Ghazanfar, « A mostly sure-footed account of the hand », dans *Science*, vol. 312, 2006, p. 1314.

<sup>23</sup> R.C. Kadosha, V. Walsh, « Cognitive neuroscience: rewired or crosswired brains? », dans *Current Biology*, vol. 16, n° 22, 21 novembre 2006, p. R962-R963.

<sup>24</sup> Selon P. Rodaway, cette intégration est aussi « multisensuelle », distinction sémantique qu'il faudrait approfondir : *Sensuous geographies. Body, sense and place*, Londres & New York, Routledge, p. 5.

la construction multimodale de la scène mentale qui en résulte permettant d'atténuer ou de compenser les aberrations perceptives qui peuvent être induites, chez un individu, par le caractère idiosyncrasique d'un sens particulier, cela en réduisant, en quelque sorte, le vécu expérientiel à un dénominateur commun qui garantit une meilleure correspondance avec l'ontologie du monde physique.

### ***Les jeux de langage lors de la description d'une expérience sensorielle***

En évoquant la seconde explication possible de la multisensorialité inhérente à toute expérience mondaine, je m'aventure dans un domaine encore plus spéculatif. Considérons l'énigme suivante. Si l'on admet que nous, êtres humains, possédons un instinct social vigoureux qui se traduit par la recherche de la coopération, de la communication, de l'échange et du partage<sup>25</sup>, pourquoi existe-t-il des « jeux de langage » où règnent l'ambivalence et l'imprécision qui, *a priori*, ne semblent pas favoriser les comportements coopératifs ? Cet évitement d'une essentialisation du sens serait assurément étrange s'il était certain qu'un langage fait de termes propres soit toujours la condition optimale de l'intercompréhension. Cette certitude, nous ne l'avons pas. Dans *Les Confessions*, saint Augustin fait le constat suivant : « Un langage fait de termes propres est chose rare : très souvent nous parlons sans propriété, *mais on comprend ce que nous voulons dire* »<sup>26</sup>. Il est possible que la métaphore multisensorielle, très fréquente lors de la description d'une expérience olfactive, ne soit pas le fruit d'une perception mal lexicalisée (on ne trouverait pas « les mots pour le dire »), mais d'une exigence de la pensée humaine : garantir la réussite de la communication intersubjective. Or, cette réussite est très incertaine dès lors qu'il s'agit de communiquer les qualités subjectives des stimuli ou encore, si l'on veut, de communiquer « l'effet que cela fait » (l'expérience phénoménologique de la chose). Ces qualités subjectives, en effet, sont réputées pour une large part « incommunicables », du fait de l'unicité génétique et épigénétique de chaque esprit-cerveau<sup>27</sup>. Dès lors si, publiquement, à l'aide de descripteurs rigides, nous cherchions à épuiser le contenu sémantique des représentations mentales associées à nos expériences olfactives, ne prendrions-nous pas le risque de durcir à tel point les significations échangées que leur partage deviendrait impossible ? En

<sup>25</sup> Sur ce point, voir J.-P. Changeux, *L'Homme de vérité*, Paris, Odile Jacob, 2002, en particulier le chapitre IV « Connaissance et vie sociale », p. 171-232.

<sup>26</sup> Saint Augustin, *Les Confessions*, XI, XX. C'est moi qui souligne.

<sup>27</sup> « Every brain constructs the world in a slightly different way from any other because every brain is different » (R. Carter, *Mapping the mind*, Londres, Phoenix, 2000, p. 175-176).

revanche, nous parvenons à nous faire une certaine idée de ce qu'un interlocuteur veut exprimer lorsqu'il décrit une expérience sensorielle si, du fait de ses propriétés, le langage utilisé laisse ouvertes de nombreuses interprétations dans lesquelles va pouvoir s'exprimer notre tropisme coopératif. Certes, cette intercompréhension supposée est accompagnée d'une « mise entre guillemets » et même d'un certain degré de méprise puisque l'accord se fait sur une signification dont le partage reste hypothétique et, dans le meilleur des cas, partiel. Plusieurs auteurs<sup>28</sup> ont abordé cette forme de cognition consistant en une suspension provisoire ou définitive de la dénotation habituelle d'une proposition au profit d'une compréhension plutôt évocatrice (une proposition « semi-propositionnelle »). Dans de nombreux cas, explique Russell, nous ne croyons pas que  $p$  mais que «  $p$  signifie une vérité ». Par exemple, je ne crois pas que  $E = mc^2$  mais je crois que «  $E = mc^2$  est vrai ». Lors de la communication d'une expérience olfactive, la mise entre guillemets de nombreux descripteurs olfactifs (par le biais de métaphores multisensorielles, d'approximations, d'une ambiguïté référentielle) est peut-être la condition nécessaire à une intercompréhension minimum. Il faudrait alors admettre que, dans le registre sensoriel d'une manière générale et, plus particulièrement, dans le registre olfactif, nous nous comprenons parce que nous acceptons de nous méprendre<sup>29</sup> en partie sur ce que nous comprenons. Autrement dit, hormis peut-être dans le cas de stimuli olfactifs potentiellement dangereux, l'« impropriété » du langage naturel des odeurs serait le fruit et le signe de notre intelligence sociale.

### 3. Le partage des affects olfactifs

Si, dans une acception large, l'affectivité est ce qui nous affecte, toute expérience sensorielle relève indiscutablement de ce registre-là. L'expérience olfactive, plus que toute autre, est un déclencheur d'affects, d'une part parce que certaines régions du cerveau qui participent au traitement du message olfactif – au niveau du thalamus et du système limbique en particulier – sont les mêmes que celles qui sont impliquées dans le traitement des émotions<sup>30</sup>, d'autre part à cause

<sup>28</sup> M. Dummett, *Les origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard, 1991, p. 146-147; G. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p. 105; F. Récanati, *La transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*, Paris, Seuil, 1979, p. 78; B. Russell, *Signification et vérité*, Paris, Flammarion, 1969, p. 199; D. Sperber, *Le symbolisme en général*, Paris, Hermann, 1974, p. 111-113.

<sup>29</sup> Sur l'importance de la mésinterprétation, voir M. Laforest, D. Vincent, « Incompréhension et malentendu: deux manifestations de la co-construction du sens », dans *Langues et linguistique*, vol. 25, 1999, p. 113-144.

<sup>30</sup> G.M. Shepherd, « Smell images and the flavour system in the human brain », dans *Nature*, 444, 2006, p. 316-321.

de l'importance de la mémoire olfactive<sup>31</sup>, aspect que je ne vais pas évoquer ici.

Chez l'homme, les affects sont toujours la combinaison d'inputs perceptuels (IP) et d'inputs conceptuels (IC), les premiers correspondant au donné perceptif immédiat (messages extéroceptifs et intéroceptifs), les seconds aux représentations, croyances, désirs – largement nourris par l'environnement social et culturel – qui viennent moduler l'action des premiers. Selon le poids des uns et des autres, on peut distinguer trois catégories d'affects : les protoaffects, quasi exclusivement sous l'emprise des IP ; les affects primordiaux, provoqués par un mélange variable d'IP et d'IC ; les affects représentationnels sous l'influence massive d'IC, en particulier sous la forme de représentations publiques stabilisées, c'est-à-dire des représentations culturelles. Je n'ai le temps ni de justifier théoriquement cette typologie ni de préciser ce qu'il en est de notre aptitude à partager naturellement et/ou culturellement chaque type d'affects. Je vais simplement souligner l'importance des affects représentationnels dans la perception, lorsque cette dernière est totalement sous l'emprise d'attentes induites par des représentations partagées, par exemple, comme nous allons le voir, des représentations relatives à l'odeur de la mort.

Les effets puissants sur la perception des représentations de l'odeur de mort se manifestent le mieux, me semble-t-il, dans l'entretien suivant, en rapport avec l'odeur d'enfants décédés. Il restitue les propos d'un responsable d'une entreprise de pompes funèbres qui a lui-même exercé les fonctions de fossoyeur. Sa longue description, ou plutôt son commentaire de l'odeur d'un cadavre d'enfant a été fait d'une traite, d'une voix vibrante (que je ne peux évidemment pas restituer mais qui est importante si on veut comprendre la nature de l'affectivité en jeu), voix vibrante qui tranchait avec le reste de l'entretien, comme s'il s'agissait de me convaincre du caractère inouï de cette expérience olfactive :

*« Alors, si on prend deux cas de figures, on prend un enfant de 10 ans et vous prenez un adulte de 30 ans, déjà l'adulte de 30 ans va se dégrader un peu plus vite que l'enfant de 10 ans. Il faut savoir que les enfants en général ne sentent pas. Et s'ils sentent, ils sentent bon, surtout pour des jeunes enfants. Mis à part un accident de circulation, où on va sentir ce sang, mis à part pour ceux qui décèdent de maladies graves comme le cancer ou le sida, où vous sentez ces molécules, le côté chimique des choses, l'enfant qui est décédé malheureusement sur un arrêt cardiaque, ou une*

<sup>31</sup> J. Candau, *Mémoire et expérience olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF, 2000, VI-162 p.

*maladie qui a fait que la dégénérescence du corps..., mais qu'il n'y a pas eu d'hypermédicalisation ou de traitement médical, vous sentez..., l'enfant sent bon. L'enfant sent..., l'enfant, ça a une bonne odeur. Un enfant, ça sent bon. Ça sent pas mauvais, un enfant. Déjà, il se dégrade moins vite qu'un adulte. La rigidité cadavérique varie dans le temps. On dit que 12h après le décès, la rigidité cadavérique intervient, et qu'ensuite elle tombe. Il y a une production d'acide lactique et là, chez les adultes, ça va assez vite, et on sent la dégradation du corps. Et c'est vrai que la dégradation du corps on commence à la ressentir, même 12 heures après. Un enfant, vous ne le sentez pas, parce que déjà l'enfant, on va dire chimiquement, ne se..., les micro-organismes se développent peut-être moins vite, ils se dégradent moins vite, parce que la masse est plus petite, enfin j'imagine qu'il y a beaucoup de critères. Mais l'enfant ne sent pas, ne sent pas mauvais, vous voyez. L'enfant, lui, l'enfant sent bon. L'enfant sent bon. Il sent pas mauvais. Et on ne traite pas les enfants, on évite de le faire aussi, donc aussi on n'a pas la pratique des enfants dans le cadre de soins de conservation. On ne le fait pas. On fait uniquement une toilette de corps, un habillage, une toilette complète, on lave l'enfant mais on ne... on ne fait pas de soins de conservation dans le cadre de... où on injecte une solution formolée, contre-odeur, le formol étant fort, donc c'est vrai qu'on arrive à traiter comme ça, mais les enfants en général, on ne les traite pas, on les habille, on les nettoie, mais on ne fait pas de soins de conservation. Déjà pour nous c'est difficile en tant que personne, mais l'enfant, l'enfant ne sent pas... ».*

Ici, tout se passe comme si les représentations de l'enfance – des enfants –, qui sont très largement des représentations culturelles (partagées), étaient incompatibles avec les odeurs de la mort. Un enfant « ne sent pas » ou alors « il sent bon », presque une odeur de sainteté en somme. C'est donc à un véritable déni<sup>32</sup> de l'affect olfactif que se livre mon informateur, dévoilant ainsi, je crois, la puissance d'un affect d'une toute autre nature (un affect représentationnel), induit par des représentations culturelles, c'est-à-dire des représentations partagées. Ceci laisse penser que ne pas supporter de « voir » une odeur, c'est ne pas supporter de voir – au sens d'entendement – les significations culturelles associées à cette odeur. Or, et c'est le point sur lequel je voulais insister, cet informateur a réussi à me faire partager ce déni olfactif non seulement par la force expressive de ses propos mais aussi par le caractère émotionnel de sa voix, en particulier les indices prosodiques tels que l'intensité, le timbre, la hauteur, le débit, etc., provoquant ainsi une sorte de résonance émotionnelle

<sup>32</sup> Cette dénégation partagée d'une odeur qui, pourtant, est bien là, montre les limites de tout réductionnisme qui s'attacherait à l'étude des seuls invariants biologiques de l'expérience olfactive en écartant les variables non seulement psychologiques mais aussi contextuelles, écologiques ou, plus simplement, culturelles.

interindividuelle dont la réalité est bien attestée dans la littérature scientifique<sup>33</sup>.

## Conclusion

Le partage intersubjectif des choses du monde ne semble pas aller de soi, compte tenu de l'unicité de chaque esprit-cerveau. Paradoxalement, le sentiment de ce partage naît avec une grande facilité, nonobstant la réalité du partage. Comment comprendre ce paradoxe? Est-ce à dire que nous nous illusionnons tous sur les formes du partage, leur prêtant une existence qui serait sans fondement. Cela est probable dans de nombreux aspects de la vie sociale – p. ex. tout ce qui touche au registre identitaire – mais je ne crois pas que ce soit le cas dans un domaine qui peut être vital, celui de nos expériences sensorielles : ce partage est souvent bien réel parce que l'exactitude de notre perception partagée du monde physique représente sans doute un avantage adaptatif.

Certes, il l'est d'abord pour des raisons naturelles. Pour que le partage d'une expérience olfactive soit possible, je dois évidemment être capable de sentir les molécules odorantes qui vont provoquer l'odeur<sup>34</sup>. En présence du fossoyeur que j'évoquais au début de ce texte, un anthropologue anosmique n'aurait aucune chance de partager cette expérience. Si je peux raisonnablement supposer que le fossoyeur et moi avons partagé celle-ci, c'est parce que nous avons *grosso modo*, comme tous les êtres humains, le même équipement physiologique qui nous permet de percevoir *à peu près* de la même façon les molécules odorantes qui vont se déposer sur l'épithélium olfactif, dans la partie supérieure de nos fosses nasales.

Mais j'ai soutenu ici que ce partage naturel est massivement renforcé par la culture. Il l'est par les sociotransmetteurs, par le langage et par des émotions qui, elles-mêmes, sont largement modulées et orientées par les intimations du social. Les ressources d'ordre linguistique ou métalinguistique, en particulier, sont étayées par une double spécificité de ce langage : son « ambigüité référentielle » et son caractère plurisensoriel qui, paradoxalement, loin d'affaiblir la qualité de l'interlocution, incitent les sujets à multiplier les inférences, augmentant ainsi leurs chances de partager l'expérience olfactive. Bref, nous,

<sup>33</sup> P.M. Niedenthal, « Embodying emotion », dans *Science*, vol. 316, 2007, p. 1002-1005. B. Wicker *et al.*, « Both of us disgusted in my insula. The common neural basis of seeing and feeling disgust », dans *Neuron*, vol. 40, n° 3, 2003, p. 655-664.

<sup>34</sup> L'odeur, qui est la représentation cognitive de l'odorant, est la plupart du temps confondue avec l'odorant lui-même dans le langage naturel.



êtres humains, ne sommes pas irréductiblement enfermés dans des univers sensoriels individuels. Nous savons naturellement et culturellement très bien partager nos sensations, quelle que soit la spécificité individuelle de tel ou tel de nos sens.